



Hitchcock en ciné-concert avec *Blackmail*!

UNE EXPÉRIENCE UNIQUE, AVEC LA COMPLICITÉ
DE L'ORCHESTRE NATIONAL DE LYON PAGE 02



Charlot a cent ans

En janvier prochain, Charlot et son tout premier film auront cent ans. Retour sur les débuts du célèbre vagabond, avec ses premiers courts-métrages et un documentaire inédit. PAGE 02



Mon Festival à moi

Mehdi passe le relais au nouveau Sébastien dans l'adaptation au cinéma d'une série culte des années 60 PAGE 03

Ode à l'absent

Le musicien Jean-Michel Jarre a évoqué son père, le compositeur Maurice Jarre, lors d'une rencontre très spéciale avec le public du festival PAGE 04

Demy vs Bébel

Le match retour
PAGE 03

Bergman enfin restauré !

A ne pas manquer, la projection de *La Source*, présentée par le grand Max von Sydow PAGE 04

SHOWMAN

A Lumière, il fait le show. Signe un autographe, puis deux, puis trois. Se laisse photographier avec un petit garçon. Le prend dans ses bras, les joues roses de plaisir. Rugit d'impatience. Tape sur son micro, saute sur place d'excitation, chauffe la salle, lui apprend une réplique à crier pendant le film, le fait répéter en chœur... Et accueille Claude Lelouch d'un tonitruant «Wouaouhhhh Lelooouch !!!». Quentin Tarantino, Prix Lumière 2013, a investi les lieux. Depuis lundi soir, ce cinéophile enthousiaste, prosélyte et obsessionnel, collectionneur de pellicule 35 mm, se régale. Le matin même, il a vu deux perles du cinéma noir, *High Tide* de John Reinhardt et *The Hunted* de Jack Bernhard. «Fantastiques tous les deux», glisse-t-il. Parce que *Gun crazy*, qui a ouvert le cycle Art of noir, il connaissait déjà. Par cœur. En revanche, le polar *Le voyou* de Claude Lelouch est une découverte récente, une merveille dénichée en visionnant... TOUS les films sortis pendant l'année 1970. «En le regardant, je me suis dit "Oh mon Dieu, mais c'est Pulp fiction, 25 ans avant ! C'est un putain de scénario!». Touché par le compliment, Lelouch rayonne de bonheur. «C'est l'un des hommes au monde qui aime le plus le cinéma. Il sait de quoi il parle». Le public, lui, répète son texte. Pour faire plaisir à Quentin.

À LA UNE

Hitchcock en ciné-concert avec *Blackmail* !

(SUBLIMES MOMENTS DU MUET)

Après *Tabou* de Murnau en 2009, *Le Caméraman* d'Edward Sedgwick et Buster Keaton en 2010, *Les Quatre cavaliers de l'Apocalypse* de Rex Ingram et *Loulou* de Georg Wilhelm Pabst l'an dernier, le chef-d'œuvre d'Alfred Hitchcock *Blackmail* se déguste en ciné-concert !

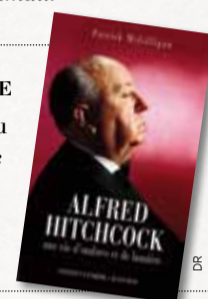
Au petit matin, deux détectives londoniens arrêtent un homme, l'emmènent au commissariat et le bouclent dans une cellule. Sa journée finie, l'un des deux policiers retrouve sa fiancée pour dîner au restaurant... mais le couple se querelle et chacun part de son côté. La jeune femme rencontre alors un artiste peintre, et le suit jusque chez lui. Lorsqu'il la viole, elle se saisit d'un couteau et le tue. Son fiancé sera chargé de l'enquête... Tel est le point de départ de *Blackmail*, adapté d'une pièce de théâtre de Charles Bennett. Le film fournit au cinéaste un «splendide prétexte pour explorer les rapports inextricables de la sexualité et de la violence, territoire qu'il avait déjà fait sien dans *The Ring* et d'autres films», dira son biographe Patrick Mc Gilligan. A l'origine *Blackmail* devait être un film muet... à l'exception de sa dernière bobine, permettant à ses producteurs de faire la promotion d'un «film partiellement sonore», racontera Hitchcock à Truffaut au fil de leurs entretiens. «En vérité, je me doutais que les producteurs changeraient d'avis et qu'ils auraient besoin d'un film sonore, alors j'avais tout prévu en conséquence», confiera le cinéaste. Ainsi Hitch a-t-il tourné deux versions du film, l'une muette, l'autre parlante - également projetée pendant le festival -, passionnantes à comparer. Chagriné de voir disparaître les films muets en lesquels il voyait «la forme la plus pure du cinéma» le réalisateur leur rend discrètement hommage, dans une scène de violence de *Blackmail*. «Dans les films muets, le méchant était généralement moustachu. Alors j'ai montré le peintre sans moustache, mais l'ombre d'une grille en fer forgé, placée dans le décor de son atelier, lui dessine au-dessus de la lèvre supérieure une moustache plus vraie et plus menaçante que nature !» racontera-t-il. Pour avoir la paix sur un tournage rendu très



complexe par l'utilisation d'un équipement sonore naissant et très lourd, le facétieux Hitchcock, avec la complicité de son assistant, se prépare aux visites de son producteur, John Maxwell. Il dispose une caméra factice et des éclairages sur un plateau voisin, sous prétexte de photographier «une lettre pour un insert». A chaque fois que Maxwell apparaît, l'équipe se met à filmer l'insert... jusqu'à ce que le chef du studio, terrassé par l'ennui, s'en aille, relate Patrick Mc Gilligan. Célèbre pour ses apparitions fugaces dans les premiers plans de ses films, Hitchcock est une silhouette à guetter dans une scène de métro londonien, au début de *Blackmail*.

EN VENTE À LA LIBRAIRIE DU VILLAGE

La biographie définitive du maître du suspense, *Alfred Hitchcock, Une vie d'ombres et de lumière* de Patrick Mc Gilligan, publiée par l'Institut Lumière et Actes Sud.



LE CINÉ-CONCERT : UNE EXPÉRIENCE UNIQUE !

Blackmail est projeté mercredi à 20h15 à l'Auditorium, accompagné par l'Orchestre National de Lyon et, grande première pour le festival, dirigé par son directeur musical, le célèbre chef d'orchestre américain Leonard Slatkin. La musique, composée par Neil Brand en 2008 et inédite en France, a été orchestrée par Timothy Brock.

RESTAURATION

A l'instar de *The Pleasure Garden*, programmé l'an dernier, *Blackmail* fait partie des neuf films muets d'Alfred Hitchcock ayant fait l'objet d'une grande restauration par le British Film Institute (BFI). Grâce à la technologie numérique, ces restaurations ont non seulement rendu aux films l'éclat de leur jeunesse, mais elles ont aussi permis de révéler de nouvelles strates de compréhension, jusque là inconnues. Le financement principal de cette restauration provient de la Hollywood Foreign Press Association et The Film Foundation.

DU MUET AU PARLANT

Lumière évoque la grande révolution de l'arrivée du parlant dans le cinéma, en 1929, avec des films réalisés à cette époque charnière et passionnante.



Le chanteur de jazz d'Alan Crosland (*The Jazz Singer*, 1927), restauré par Warner et projeté en avant-première mondiale

Dans la nuit de Charles Vanel (1929), bientôt restauré par Lumières numériques, avec le soutien de BNP Paribas

Solitude de Paul Fejos (*Lonesome*, 1928), restauré par George Eastman Home

Du samedi au dimanche de Gustav Machaty (*Ze soboty na nedeli*, 1931)

ANNIVERSAIRE

Charlot a cent ans

En janvier prochain, Charlot et son tout premier film auront cent ans. Projeté à Lumière en première mondiale, *La naissance de Charlot* relate comment l'enfant pauvre des faubourgs de Londres est devenu en un quart de siècle, un artiste célébré dans le monde entier. Des archives inédites du monde entier, et des versions nouvellement restaurées de ses premiers films émaillent ce documentaire. Un voyage aux origines du cinéma, qui en quelques années s'est émancipé du music-hall et du vaudeville, pour devenir une industrie capable de faire naître des célébrités fulgurantes et des fortunes colossales.

Serge Bromberg, co-auteur avec Eric Lange, du documentaire *La naissance de Charlot*.

Qu'est ce qui fait le sel des premiers courts métrages de Chaplin montrés à Lumière ?

– Lorsqu'il tourne ces films, Chaplin est un jeune homme insouciant qui n'a pas encore son studio, ni sa réputation écrasante, même si elle est déjà un peu là, et le format du long métrage ne s'est pas encore imposé pour le cinéma burlesque. Il a 28 ans - lorsqu'il tourne *Les Lumières de la Ville*, il en a déjà 40 -, et sa jeunesse et sa vitalité transparaissent et rayonnent à l'écran. Chaplin a déclaré que les années de tournage à la Mutual Film Corporation étaient les plus heureuses de sa vie. Il y tourne ces premiers chefs-d'œuvre, peu connus à cause de leur format court, mais qui contiennent déjà la perfection qui sera sa marque de fabrique durant les 30 années suivantes.

Quel matériau nouveau avez-vous trouvé pour votre documentaire *La naissance de Charlot* ?

– Lobster et la cinémathèque de Bologne ont lancé il y a 3 ans une collecte mondiale des films survivant dans le monde pour les 12 films de Chaplin de 1916-1917, et comparé des centaines de copies pour chaque titre. C'est le Chaplin Essanay-Mutual project. La comparaison plan par plan a fait renaître le montage originel totalement disparu, les titres ont été recréés grâce à de nouvelles sources d'information, et des musiques orchestrales nouvelles ont été composées pour cette véritable résurrection. Chaplin était un danseur, il faisait tout avec grâce, et ce n'est pas un hasard s'il est toujours l'icône absolue du cinéma, cent ans après la



sortie de son premier film. A la lumière de ces nouvelles versions, ces films que l'on pensait être des amusettes pour enfants et des oeuvres du temps passé s'avèrent en fait d'une modernité incroyable, et d'une jeunesse insensée.

Comment vivent les films de Chaplin aujourd'hui ? Sont-ils suffisamment sauvegardés, restaurés, et vus ?

– Il y a encore 14 films produits par la société Essanay en 1915 à restaurer, et l'œuvre complète de Chaplin aura été restaurée selon les critères techniques modernes. Il reste cependant un film manquant (*Her friend the bandit*, 1914), et trois films très mutilés. Mais c'est bien connu : il n'y a pas de film perdu, il n'y a que des gens mal informés. Nous trouverons. L'an prochain, à l'occasion du centenaire de sa première apparition devant une caméra, les films de Chaplin seront tous restaurés dans

des versions éclatantes, et Charlot, le vagabond éternellement jeune, pourra faire un pied de nez bien mérité au temps qui passe. Une fois ces restaurations achevées, il ne restera plus qu'à «restaurer le spectateur», c'est à dire faire circuler et redécouvrir ces petites merveilles. Les comédies Chaplin Mutual sortiront en DVD chez Lobster/Arte le 20 Novembre. Vous n'avez encore rien vu !

La naissance de Charlot de Serge Bromberg et Eric Lange (2013) En présence de Serge Bromberg > Institut Lumière, mercredi à 11h

CINÉ-CONCERT

L'Emigrant, Charlot fait une cure, Charlot brocanteur, Charlot s'évade (*The Immigrant, The Cure, The Pawn Shop, The Adventurer*, 1916-1917) de Charles Chaplin > Ciné La Mouche / Saint-Genis Laval, samedi à 20h30. Accompagnement musical au piano par Ewerton Oliveira. En présence du réalisateur Radu Mihaileanu

Bresson, un modèle français

Si la majorité des jeunes cinéastes français revendiquent à tour de bras une admiration sans borne pour Sautet ou Pialat, leurs confrères étrangers n'ont qu'un seul nom à la bouche : «Roberte Bressone». A force d'entendre à toutes les sauces le nom de l'auteur de *Pickpocket*, j'ai cru qu'il s'agissait d'une forme de politesse. La première fois, c'était par le sud-coréen Kim Jee-woon, dont le cinéma musclé n'avait à priori rien à voir avec l'ascèse bressonienne. Je lui avais alors demandé ce qu'il aimait tant là-dedans. Les yeux cachés derrière des lunettes noires, il m'avait répondu d'un laconique : «le travail sur le son !» Quelques semaines plus tard, son collègue Park Chan-wook, m'avait également balancé du Bresson en interview. J'ai alors imaginé une filière asiatique, d'autant qu'à ce moment-là, la seule édition DVD du *Condamné à mort s'est échappé* était sud-coréenne. Après tout, ce pays est bien surnommé le pays du matin calme. Ils n'aiment peut-être pas le bruit ! Chez Bresson, c'est connu, chacun est prié de susurrer son texte d'une voix blanche. Dans *Une femme douce*, Dominique Sanda, lit d'ailleurs un extrait du Hamlet de Shakespeare : «Dites, je vous prie, cette tirade comme je l'ai prononcée devant vous, d'une voix naturelle ; mais si vous la braillez, comme font beaucoup de nos acteurs, j'aimerais autant faire dire mes vers par le crieur de la ville !» Récemment, la passion Bresson est plutôt venue des Etats-Unis. Rencontré cette année à Cannes, un James Gray enthousiaste voyait dans le plan final du *Journal d'un curé de campagne*, tout le mystère de l'existence enfin révélé. Quant à Alfonso Cuarón, il m'a assuré à demi-mot que son *Gravity* est un remake d'*Un condamné à mort s'est échappé*. N'en jetez plus ! Que penserait l'intéressé de tels lauriers ? Dans *Une femme douce*, on entend également cette réplique : «J'ai jeté de l'eau froide sur cet enivrement !» Les adeptes sont prévenus. Qu'il s'agisse de politesse, de son ou encore de gravité, au pays de Bresson, il convient de mesurer ses ardeurs.



DR

Lumière, le festival de tous les enfants !

Parce que le goût du cinéma et des belles projections sur grand écran s'acquiert vers l'âge de l'entrée en maternelle, Lumière invite les petits Lyonnais à venir déguster leur goûter dans une salle de projection !

Cette année quelque 5000 enfants réunis pour une projection géante à la Halle Tony Garnier, vont découvrir grâce à Gaumont le film *Belle et Sébastien* en avant-première, bien avant sa sortie nationale le 18 décembre. Adapté par Nicolas Vanier de la célèbre série écrite et réalisée par Cécile Aubry, il relate une amitié émouvante et drôle entre un immense chien des Pyrénées et un petit garçon (Félix Bossuet), embarqués dans une guerre qui leur est étrangère. Au même moment que le ciné-goûter organisé à Halle Tony Garnier, aura lieu une autre projection avec le concours de l'association *Les Toiles enchantées*, réservée aux enfants en soins à l'hôpital Femme-Mère-Enfant de Bron. Elle sera présentée par un invité du festival.



© Jean-Luc Méjean Photography

A Lumière 2013, Bertrand Tavernier se glisse d'une salle à l'autre et charme le public, comme à son habitude. Peut-être encore un peu plus cette année, si particulière, où l'on fête les trente ans de l'Institut Lumière. Son influence fut décisive, à la fin des années 70, dans la lutte pour la sauvegarde du Hangar des frères Lumière, où a été tourné le premier film de l'histoire du cinéma.

SÉANCE SPÉCIALE

DEMY vs BÉBEL, le match retour !



DR

«Et que devient Dominique Sanda ? Vous le savez, vous ?» demande cette spectatrice, une élégante professeure d'histoire à la retraite, en attendant le début de la projection d'*Une Chambre en ville* de Jacques Demy au cinéma Comœdia, mardi matin. Quelques minutes plus tard, surprise : en plus de l'acteur Richard Berry, qui devait présenter la séance, arrivent à l'improviste, les comédiens Jean-François Stévenin, Mathieu Demy – aussi fils du cinéaste – et ... Dominique Sanda ! «Oh quelle chance !» murmure la spectatrice en prenant des photos. «J'ai profondément voulu et aimé ce film, j'ai été la muse de Jacques Demy. C'est un film drôle et tragique, c'est tout ce que j'aime... c'est la vie», dit la comédienne, de sa voix au charme magnétique. Heureux de voir la salle comble

malgré l'heure matinale, les acteurs partagent volontiers leurs souvenirs de tournage. «Le plus dur, c'était de devoir porter tous ces pulls jaunes, roses, mauves...», plaisante Richard Berry. «Rosalie (Varda, costumière du film et fille du cinéaste) n'avait pas trouvé ces couleurs dans le commerce, alors elle les a fait tricoter. C'est encore plus beau, ces couleurs, dans la version remastérisée», souligne-t-il. Puis il se souvient avec Jean-François Stévenin, du tournage de la scène d'émeute populaire qui ouvre le film – celui-ci se passe pendant des grandes grèves des chantiers navals à Nantes, dans les années 50 -. Les ouvriers qui manifestent y sont violemment repoussés par les forces de l'ordre. «Les figurants qui faisaient les CRS se sont tellement pris au jeu qu'ils se sont mis à nous frapper pour de bon : Jean-François a eu six points de suture au visage», rigole Berry. «Alors Demy leur a fait échanger leurs costumes avec ceux des manifestants... et ça s'est calmé», conclut-il, sous les rires de la salle. De son côté Jean-François Stévenin se rappelle ses difficultés à chanter son texte en étant synchrone à la seconde près, avec la musique diffusée sur le plateau. «Je n'y arrivais jamais. Et il y avait une scripte énorme en pull blanc, qui était chargée de cafter ! Alors dès que je l'apercevais...», dit-il, avant de mimer

l'esquive : un brusque mouvement de tête sur le côté. «Demy nous disait que la technique qu'il avait rodée avec Catherine Deneuve, c'était de partir la bouche ouverte», rapporte Berry de son côté, avant de taquiner son partenaire. «Vous comprendrez pourquoi Jean-François a toujours la bouche ouverte !» lance-t-il à une salle hilare. Dominique Sanda rit elle aussi. Mathieu Demy, lui, rappelle qu'à sa sortie *Une chambre en ville*, avait été encensé par la critique... mais avait été éclipsé en salles, par *L'As des as* de Gérard Oury avec la star Jean Paul Belmondo... honorée la veille à l'ouverture du festival. «C'est drôle qu'aujourd'hui, il y ait un hommage à Belmondo. On est toujours face à Belmondo», s'amuse-t-il. «Il aurait fallu ressortir *L'As des as* et faire le match retour !»



© Sébastien Bossi / Jean-Luc Méjean Photography

MON FESTIVAL A MOI

Mehdi passe le relais au nouveau Sébastien

Après la projection les années précédentes de *La guerre des boutons* ou de *E.T.*, la Halle Tony Garnier devient le refuge de *Belle et Sébastien* version Nicolas Vanier. L'adaptation au cinéma d'une série culte des années 60 qui révéla un petit garçon dont la France entière tomba amoureuse : Mehdi

Belle et Sébastien ? Tout le monde n'a pas forcément vu la série, mais tout le monde en a entendu parler, depuis qu'en septembre 1965, le temps de 15 épisodes de 26 minutes, la France s'était passionnée pour les aventures d'un orphelin au regard clair et aux joues rondes, compagnon d'une chienne à la bonté sans bornes : Belle. Le petit garçon a 57 ans aujourd'hui. Mehdi El Glaoui a vu sa vie changée par la popularité de cette mini-saga romanesque avec la haute montagne pour décor.

Un demi-siècle plus tard, il fait une apparition remarquable et remarquée dans l'adaptation cinématographique de la série écrite à l'origine par sa mère, Cécile Aubry. Un petit rôle sur écrit mesure, qui lui permet de symboliquement passer le relais à un petit garçon d'aujourd'hui, Félix Bossuet, 8 ans, nouveau Sébastien en chef. Mehdi affirme avoir été touché par le naturel du petit, repéré au terme d'un casting qui a vu 2400 enfants se présenter à Nicolas Vanier.

Il était important pour le réalisateur du *Dernier trappeur* que Mehdi adhère au projet. Et en dépit d'une réticence de départ assez naturelle, il a fondu pour le projet, avec une pensée émue pour sa mère, disparue en 2010. «Elle en aurait été fière, a-t-il confié au réalisateur, qui né en 1962, est contemporain de *Belle et Sébastien*.

Enfant acteur, puis ado star jusqu'à 17 ans, Mehdi a poursuivi une carrière derrière les caméras. En 1985 il a remporté le César du meilleur court-métrage avec le film *Première classe*, avec Francis Huster et André Dussollier. Un film sur la capacité, par l'imagination, à se faire la...belle.

Belle et Sébastien de Nicolas Vanier, Halle Tony Garnier, mercredi à 14h30
En présence du réalisateur, de Félix Bossuet, Tchéky Karyo et Margaux Chatelier.
Goûter offert à la fin de la séance.



Ode à l'absent

Dehors, la pluie et le vent d'automne ont eu raison des derniers flâneurs attardés dans les jardins. Mais à l'intérieur, quelque 300 personnes massées dans la salle de projection de l'Institut Lumière retiennent leur souffle, conscientes de vivre un moment unique. Le musicien Jean-Michel Jarre évoque son père, Maurice Jarre, compositeur de légendaires musiques de films, trois fois oscarisé. «C'est la première fois que je lui rends hommage. Il était normal que je le fasse à Lyon, qui est mon point de repère affectif» dit en guise de prologue, ce «vrai Lyonnais» depuis au moins trois générations. Comment parler d'un père acclamé dans le monde entier, mais avec lequel la vie ne vous a réservé qu'une «série de rendez-vous ratés»? Réponse : en musicien. Sensible à la cohérence de l'œuvre, à la recherche créative, attentif aux signes du destin. Et en homme mûr, enfin réconcilié avec lui-même, après avoir longtemps été happé par un manque, une «béance». Avec toutefois une pointe de regret. «Par pudeur, nous ne parlions jamais de notre travail, de musique, ce que j'ai longtemps vécu comme un gâchis». Jean Michel a cinq ans lorsque son père, alors jeune musicien inconnu, divorce d'avec sa mère, une héroïne de la résistance nationale pendant la Seconde guerre mondiale. Son oreille garde l'écho des musiques jouées en duo par Maurice et son ami Pierre (Boulez), pour les pièces de théâtre montées par la troupe de Jean-Louis Barrault.



© Sébastien Bossi / Jean-Luc Mège Photography

Il garde aussi inscrite en lui l'émotion provoquée par l'extraordinaire voix de Gérard Philippe dans la cour du Palais des Papes, pendant le festival d'Avignon. «Mon père était très frappé par cette voix: sa tonalité, son timbre ont beaucoup influencé sa manière de composer.» Par un coup de pouce du destin, Jean Vilar a proposé à Maurice Jarre de composer la musique de sa pièce *Le prince de Hambourg*, pour le festival d'Avignon qu'il va créer. «Il entre directement par la grande porte et ne va plus arrêter de composer, en permanence, à plein temps». Puis c'est la rencontre avec Georges Franju, pour qui Maurice Jarre compose la musique du court-métrage *La tête contre les murs*. «Il lui avait dit : "Mais j'écris pour la scène, pas pour l'image, je ne sais pas comment on fait" et Franju lui avait répondu "Vous apprendrez avec ce court-métrage"» Ce sera le début d'une longue collaboration, d'expérimentations passionnantes avec des bruiteurs, influencées par des musiciens comme Arthur Honegger. A chaque fois, Maurice innove. «Il avait déjà révolutionné la musique de scène. Avant lui, on utilisait des musiques

«J'ai raté beaucoup de ses films (...) Je me suis rendu compte de ce qu'il a fait a posteriori»



préexistantes, il n'y avait pas de création, de recherche». Suivront Jacques Demy et Alain Resnais, pour lesquels Maurice Jarre développe un style «très français». «Il y a chez lui un mélange d'impressionnisme qu'on retrouve chez Debussy, un côté bricoleur à la Satie et de l'humour comme chez Camille Saint-Saëns. Ce style fondateur a d'ailleurs beaucoup influencé d'autres compositeurs de musiques de films». Puis c'est l'exil du père aux Etats-Unis, synonyme d'une véritable coupure, et la grisaille d'une adolescence dans la banlieue parisienne. «Il est plus facile d'avoir un conflit ouvert qu'un trou béant (...) mais aujourd'hui j'ai intégré cela dans mon travail, et c'est avec beaucoup de tendresse et d'amour que je parle de mon père», dit Jean-Michel Jarre. Le nom du père apparaît parfois, au détour du générique d'un film en technicolor, tel le magnifique *Lawrence d'Arabie* de David Lean, récompensé d'un Oscar à Hollywood. «J'ai adoré le film, la musique, mais j'avais un ressenti plus artistique que familial, c'était très étrange». Les succès paternels sont quelque chose de lointain, d'«abstrait». «J'ai raté beaucoup de ses films, qui n'étaient pas destinés aux enfants. Je me suis rendu compte de ce qu'il a fait a posteriori». De temps en temps, une nouvelle compagnie du père, telle Juliette Gréco, tente de le rapprocher de son fils. «Je leur suis reconnaissant et je leur rends hommage ici. Elles ont toutes essayé.» Pour la musique de *Lawrence d'Arabie*, David Lean a mis en concurrence trois compositeurs, dont Maurice Jarre. «Lean est venu voir mon père et lui a dit: "J'ai un problème, l'un des compositeurs est mort, l'autre m'a proposé des thèmes arabisants inintéressants et vous, auriez-vous un thème?"» Maurice Jarre présente alors l'ébauche de ce qui deviendra l'une des plus mythiques B.O. de l'histoire du cinéma. «Il n'avait qu'un mois: cette limitation l'a forcé à décliner le même thème, de façon incessante, ce qui a donné à cette musique sa force hypnotique et son côté obsessionnel». A Los Angeles où il s'est installé, le compositeur a trouvé «une sorte de paradis: moyens techniques, instruments de musique inédits, facilités financières». «En France les musiciens enregistraient avec un sandwich et *Le Figaro* posé sur leur pupitre, pour bien montrer qu'ils méprisaient la musique de film. A Los Angeles, les musiciens étaient vraiment au service de la musique». Mais selon son fils, Maurice Jarre entre alors dans un certain «moule», comme d'autres «grands», qu'ils se nomment Ennio Morricone ou Michel Legrand. «Comme tous les musiciens européens partis là-bas, il a gagné en efficacité mais il a perdu quelque chose lié au terroir. On sent beaucoup moins sa recherche obsessionnelle du timbre». Pour Jean-Michel Jarre, «Même s'il va réagir pour conserver son ADN... Hollywood avale les Européens». Subtil animateur, le spécialiste de la musique de film Stéphane Lerouge glisse une anecdote, enrichit le propos, relance avec humour. Au fil d'extraits de films, les deux complices décortiquent le génie du «docteur des films», surnom donné à Maurice Jarre par David Lean car il savait redonner du rythme et de l'impact émotionnel à une scène, par la musique. «J'ai composé peu de musiques de films, j'en ai refusé beaucoup. Je considérais que c'était le territoire du père.» conclut Jean-Michel Jarre. De l'autre côté de la porte, des spectateurs attendent. Il est temps de rendre la salle au *Voyou* de Claude Lelouch. Dehors, la nuit est déjà là. A l'intérieur, la magie ne s'est pas encore dissipée.

film. A Los Angeles, les musiciens étaient vraiment au service de la musique». Mais selon son fils, Maurice Jarre entre alors dans un certain «moule», comme d'autres «grands», qu'ils se nomment Ennio Morricone ou Michel Legrand. «Comme tous les musiciens européens partis là-bas, il a gagné en efficacité mais il a perdu quelque chose lié au terroir. On sent beaucoup moins sa recherche obsessionnelle du timbre». Pour Jean-Michel Jarre, «Même s'il va réagir pour conserver son ADN... Hollywood avale les Européens». Subtil animateur, le spécialiste de la musique de film Stéphane Lerouge glisse une anecdote, enrichit le propos, relance avec humour. Au fil d'extraits de films, les deux complices décortiquent le génie du «docteur des films», surnom donné à Maurice Jarre par David Lean car il savait redonner du rythme et de l'impact émotionnel à une scène, par la musique. «J'ai composé peu de musiques de films, j'en ai refusé beaucoup. Je considérais que c'était le territoire du père.» conclut Jean-Michel Jarre. De l'autre côté de la porte, des spectateurs attendent. Il est temps de rendre la salle au *Voyou* de Claude Lelouch. Dehors, la nuit est déjà là. A l'intérieur, la magie ne s'est pas encore dissipée.



Bergman enfin restauré !

A ne pas manquer, la projection du très beau film d'Ingmar Bergman *La Source*, inspiré d'une légende suédoise du XIV^e siècle, que présentera Max von Sydow, fidèle acteur du maître. StudioCanal et Svensk Filmindustri se sont associés pour restaurer l'œuvre de Bergman, pour la plus grande joie des cinéphiles du monde entier.

Pathé Vaise, mercredi à 20h30, en présence de Max von Sydow

PROGRAMME DU SOIR

16.10

NUIT LUMIÈRE #3

La FLASHBACK vous fera voyager dans le temps en musique, en partant des années 50 pour regagner doucement 2013!

LA PLATEFORME

ENTRÉE LIBRE 22h-3h

NUITS LUMIÈRE

AU PROGRAMME JEUDI



Le tombeau des lucioles d'Isao Takahata
Cinéma Comœdia, 11h



La Chèvre de Francis Veber
présenté par de Pierre Richard et Thomas N'Gijol
Pathé Bellecour, 16h



Exodus d'Otto Preminger
présenté par Samuel Blumenfeld
Pathé Cordeliers, 19h45



À l'est d'Eden d'Elia Kazan
présenté par Eric Guirado
Le polaris (Corbas), 20h



Persona d'Ingmar Bergman
présenté par Clément Sibony
Cinéma Le Lem (Tassin la Demi-Lune), 20h30



Le Propriétaire d'Hal Ashby
Institut Lumière, 22h

LUMIÈRE 2013

GRAND LYON FILM FESTIVAL
14/20 OCTOBRE

Conception graphique et réalisation : François Garnier
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Contributions : Thomas Baurez (Le billet de StudioCinéLive), Carlos Gomez (*Belle et Sébastien*)
Imprimé en 5200 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon



CHARLES VANEL UN SIÈCLE DE CINÉMA



À l'occasion de la projection pendant le festival Lumière du film de Charles Vanel *Dans la nuit*, dont BNP Paribas soutient la restauration, venez découvrir à l'intérieur de l'agence un aperçu de sa brillante carrière.

Exposition du 11 au 31 octobre 2013
Agence BNP Paribas
39, rue Grenette - Lyon 2^e

Exposition créée par BNP Paribas et l'Institut Lumière